LE CHANT DE L'EAU

EXPOSITION **D'ART CONTEMPORAIN**

03 AVR. 2026 ~ 01 NOV.



Mathilde Caylou, *À la confluence*, installation *in situ*, verre, 2026, 4 m de hauteur

L'eau est un élément essentiel de l'identité de l'abbaye de l'Escaladieu. L'eau des deux rivières qui la bordent, le Luz et l'Arros. L'eau bienfaitrice, indispensable à la vie, que les moines cisterciens, en parfaits ingénieurs hydrauliciens, savaient capter et drainer pour irriguer les jardins potager et médicinal, le verger, le vivier à poissons, pour animer le moulin, etc. L'eau parfois incontrôlable et destructrice : une crue mémorable a mis à bas le mur d'enceinte laissant ainsi le chant des eaux du Luz et de l'Arros se mêler à la poésie du parc de l'abbaye.

À rebours des entreprises humaines pour maîtriser et contraindre cette ressource, l'exposition « Le Chant de l'eau » célèbre le pouvoir fascinant de l'eau et invite le visiteur à s'émerveiller devant le spectacle d'une nature artiste.

Représenter l'eau relève d'une forme d'humilité de la posture artistique visant à magnifier cet élément source de vie, connexion du ciel aux mondes souterrains, des mers aux montagnes. Et pour nous rappeler que l'Homme n'est qu'un grain de poussière dans ce cycle infini, le geste de chaque artiste s'efface, se dissimule pour créer l'illusion de formes naissant et disparaissant d'elles-mêmes.

Par leur regard singulier, ces artistes donnent à ressentir la force irrésistible de l'eau, tant par sa caresse lente et continue que dans ses métamorphoses soudaines. Ils s'autorisent à jouer avec sa liquidité affranchie de l'apesanteur pour composer de nouveaux paysages, de nouvelles ondes, de nouvelles empreintes éphémères du monde.



Évoquer l'eau c'est se confronter à un élément qui dépasse l'échelle humaine, qui déborde de l'Histoire. Son flux ininterrompu renvoie au temps immémorial de la naissance du monde, à notre planète, la Terre, inlassablement sculptée et animée par cette onde. Magie de la vie et de la mort, l'eau ruisselle dans notre imaginaire des prémices de la vie aux eaux noires des Enfers.

Le parcours de visite de cette exposition se dessine comme une promenade le long de deux rivières, un aller-retour entre deux vagues. La rivière onirique du premier étage de l'aile aux moines et ses ondoiements entre surface et immersion résonnent dans les jardins avec le flot de la rivière Arros bordée d'œuvres inspirées par la force sculpturale de l'eau.

Aude Senmartin,
commissaire de l'exposition



Safia Hijos, *Las Patatas*, installation *in situ*, céramique, 2026

LES ARTISTES



TRISTAN **MÉNEZ** p. 11

LÉA **BARBAZANGES** p. 14

ÉMILIE **FAÏF** & NICOLAS **ANDRÉ** p. 26

CHARLOTTE **GAUTIER VAN TOUR** p.28

NICOLAS **TOURTE** p. 32 & p.37

CHARLOTTE **DENAMUR** p. 16

HICHAM **BERRADA** p. 18

ALICE **GAUTHIER** p. 34

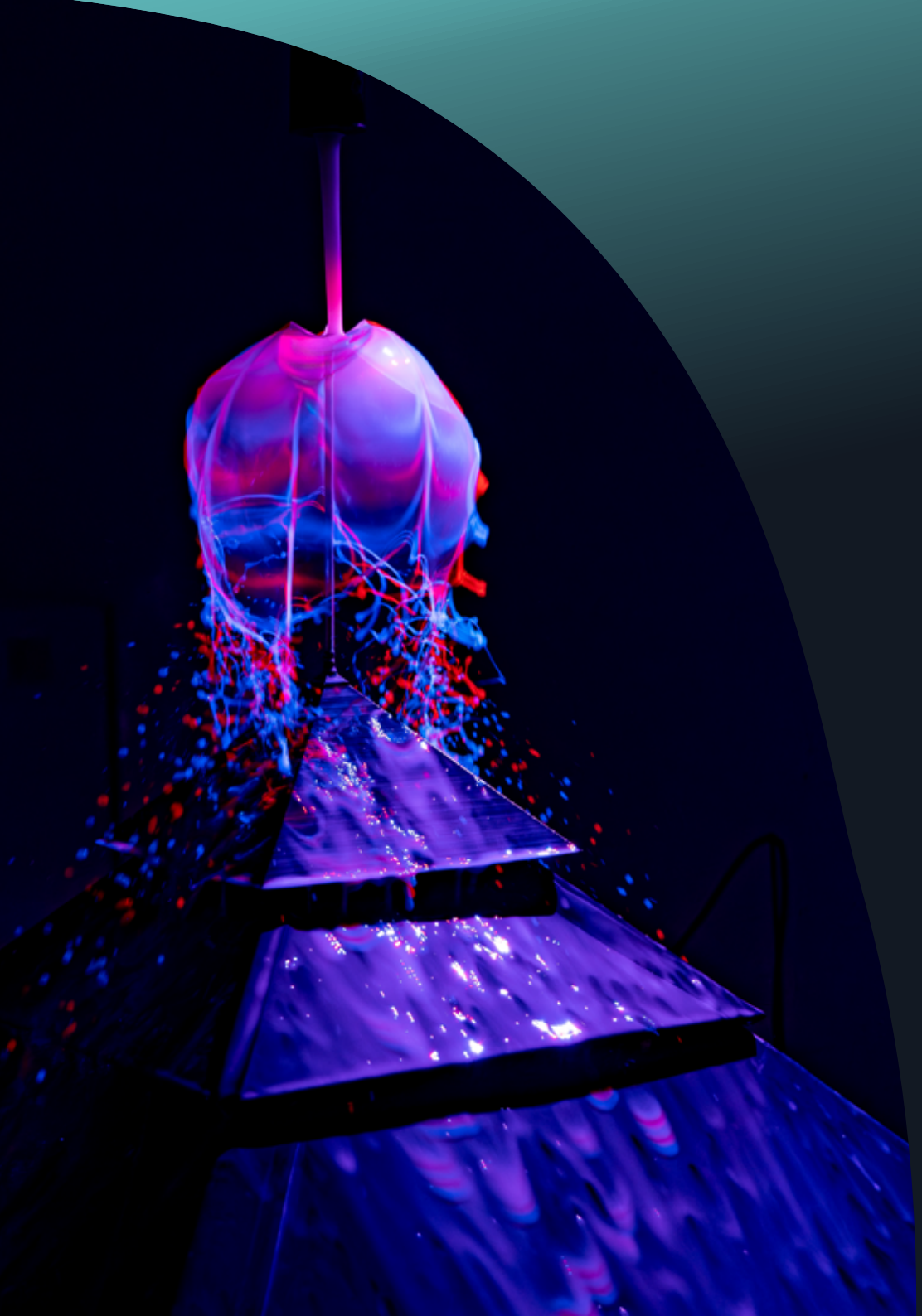
MATHILDE **CAYLOU** p. 40

GABRIELLE **HERVEET** p. 20

NICOLAS **FLOC'H** p. 24

SAFIA **HIJOS** p. 42

LOU-ANDRÉA **LASSALLE-VILLAROYA** p. 44



TRISTAN MÉNEZ

PULSE

Artiste plasticien, Tristan Ménez articule son travail autour des technologies numériques et de la relation art/sciences. Diplômé d'un master recherche en art et technologies numériques à l'université Rennes 2, il explore les ondes vibratoires, le son, la stroboscopie et de la lumière. Entre Op'art et Art cinétique, il interroge notre perception du mouvement, du temps et de l'espace.

Le visiteur plongé dans l'obscurité pénètre dans un autre monde. Comme s'il avait été transporté dans une grotte, il se voit entouré de trois fontaines vivantes et vibrantes. Découvrant la source de cette rivière onirique que constitue le parcours d'exposition, il se trouve là où l'eau jaillit des abysses, du ventre de la terre pour apparaître au regard de quelques privilégiés. Cette irruption au monde terrestre se fait avec éclat, dans une mise en scène chorégraphiée, comme une fête liquide et sonore.

Le visiteur est invité à prendre place au cœur de ce ballet des trois sources, figures vibrantes, changeant sans cesse d'aspect, de couleur, de morphologies. Ces sculptures mouvantes à l'échelle humaine créent un face-à-face impossible. Ces visages de chimères renvoient également à des figures du monde sous-marins (méduses, algues), mollusques élégants aux corps entièrement déformés par les mouvements de leurs déplacements.

Les planches du cabinet de curiosités du biologiste Ernst Heackel (1834-1919) ont inspiré Tristan Ménez dans le dessin de ces figures où l'on retrouve cette stylisation des formes organiques entre géométrie et ornement.

L'émerveillement de cette mise en scène tient à la magie de ces silhouettes en métamorphose constante. C'est tout l'art de Tristan Ménez, ce sculpteur des fluides par les ondes. Les vibrations sonores dessinent l'eau pour lui donner corps, forme. La variation des sons plus ou moins intense combinée aux oscillations frénétiques de la lumière stroboscopique rythment ce ballet de couleurs et de formes, la danse de l'eau. Dans cette expérience sensorielle totale, le visiteur assiste au spectacle intense de la mutation permanente du vivant, du flux incessant de l'eau et de ses métamorphoses. Les ondes des fontaines traversent également le visiteur, faisant vibrer son corps à l'unisson avec l'eau. L'œuvre de Tristan Ménez fascine le spectateur, donne forme à l'informe, joue avec la matière pour lui insuffler la vie.



Charlotte Denamur, *Un mur pour pleurer* (détail), installation picturale *in situ*, 5 x 30 m, tissus, peinture acrylique et vinylique, lampes led, 2026



Charlotte Gautier Van Tour, *Gestante*, extrait de rivières (détail), verre soufflé chez Arcom Glass, eau de l'Arros et du Luz, lichen, mousses, cordage, 35 x 25 x 10 cm, 2026

LÉA BARBAZANGES

CRISTAUX – ENNÉAGONE

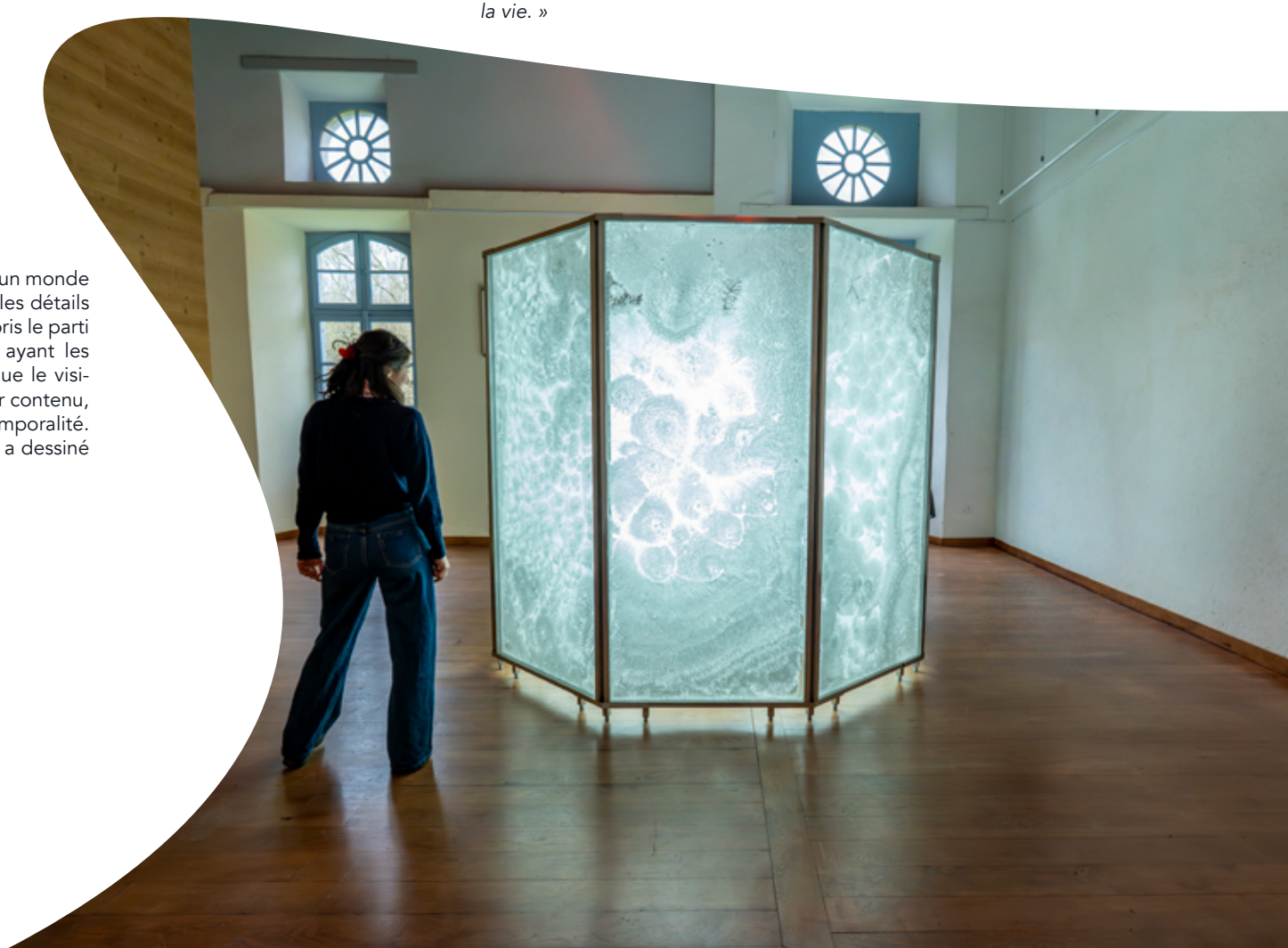
Léa Barbazanges, née en 1985, est diplômée de l'école supérieure des arts décoratifs de Strasbourg. Artiste curieuse, glaneuse, elle collecte des matériaux d'origine minérale, végétale ou animale choisis pour leur élégance, délicatesse et raffinement pour créer ses « assemblages organiques ». Elle organise la juste mise en forme du matériau sans aucun artifice, en dépasse les limites et dégage ses propriétés invisibles par la simple expérimentation de ses caractéristiques.

Poursuivant son parcours, le visiteur reste dans le monde souterrain des grottes en découvrant l'œuvre de Léa Barbazanges. Ce photophore sobre et solennel présente neuf portes renfermant des cristaux de calcite. Autant de paysages abstraits, de motifs à découvrir pour apprécier leur beauté curieuse, tisser des analogies avec d'autres formes (des poils, des plumes, du givre, de la neige).

Magie de la lumière effectivement, qui attire vers un monde merveilleux, qui invite à se rapprocher, à lire dans les détails de chaque tableau « naturel ». Léa Barbazanges a pris le parti de présenter ses compositions dans des cadres ayant les mêmes dimensions qu'une porte standard pour que le visiteur n'y prête pas attention et se concentre sur leur contenu, qu'il accède à une autre dimension, une autre temporalité. Celle du temps figé, d'une empreinte de l'eau qui a dessiné la roche, qui a façonné notre monde.

« *Arborescences et formes dendritiques : on retrouve souvent ce même dessin dans mon travail, qu'il soit d'origine minérale comme dans l'œuvre* Cristaux*, d'origine végétale ou animale. Il est l'empreinte de l'eau, la trace du liquide qui a formé la matière. L'eau est à l'origine de ce graphisme remarquable, comme une empreinte de vie. C'est ce qui créé la beauté graphique dans cette œuvre* Cristaux », dévoile l'artiste. Les préoccupations de Léa Barbazanges et d'Alice Gauthier se rejoignent en ce point, puisque cette dernière compose un dialogue entre le dessin millénaire façonné au cœur de la pierre par la magie d'une eau artiste dans sa série *Au pied des arbres* et ses figures peintes à l'aquarelle. Mais, le geste artistique de Léa Barbazanges, lui, s'efface entièrement aux yeux du spectateur pour donner l'illusion d'un morceau de nature qui aurait été simplement déplacé, d'une œuvre qui se serait faite d'elle-même, « naturellement ».

Léa Barbazanges travaille avec du vivant, des matériaux qui évoluent, et surtout s'attache aux formes les plus fragiles, avec lesquelles le geste de l'artiste doit se faire délicatesse extrême, avant de les figer dans un état définitif. « *Chaque travail est le fruit d'un processus de collectes, d'assemblages, de répétitions,* selon le FRAC Alsace qui a exposé l'artiste en 2024. *Une accumulation de détails fascinante qui ranime la matière pour en révéler le caractère extraordinaire et phénoménal. Cristaux, nervures de marbre, peaux de poisson, poussière de comète sont autant de matières sublimées au cœur de ce processus créatif où l'ordinaire devient spectaculaire et où l'infime prend une place impressionnante. Un moment unique d'attention et d'étonnement qui invite le spectateur à observer la magie de la nature et la poésie de la vie.* »



CHARLOTTE DENAMUR

UN MUR POUR PLEURER

Née en 1988, Charlotte Denamur est diplômée de l'ENSBA Lyon. Elle déploie une peinture monumentale sensorielle qui questionne notre rapport à l'espace, en interagissant avec l'histoire et l'architecture des lieux où elle intervient tout en proposant une écriture lyrique du paysage.

Émergeant du monde souterrain, le courant de la peinture monumentale de Charlotte Denamur *Un mur pour pleurer* raccompagne le visiteur à la surface. Cette rivière onirique se déploie dans la longueur de la grande galerie de l'aile aux moines. Œuvre tout autant sculpturale que picturale, elle ne se révèle jamais d'un seul tenant et invite au déplacement pour en appréhender les différentes facettes. Charlotte Denamur change notre perception de l'espace et notre rapport au paysage peint. Il n'y a plus de point de fuite unique et central ordonnant une composition d'ensemble, mais au contraire une multiplication de panneaux, de pans, à la manière d'un diorama contemporain. Cette rivière nous conduit, nous accompagne, mais elle s'extrait de son horizontalité pour devenir « mur » d'eau, une cascade dont les gonflements, les plis ou les surfaces lissées de la draperie dessinent les ondoiements, le roulis et remous de l'eau.

« Le visiteur est invité à suivre ce mouvement, à marcher au rythme d'une eau visuelle qui se déploie, se densifie, s'éclaircit ou se trouble, comme un corps vivant, traversé de flux visibles et invisibles », explique Charlotte Denamur. Le titre qu'elle a choisi pour son installation renforce l'analogie entre le corps humain et l'eau en évoquant les « larmes » pour décrire le tombé vertical des peintures. Ce *Mur pour pleurer* est tout autant un refuge, une invitation à l'introspection, qu'un espace de ressourcement, de liberté, d'expression de joie. Cette ode à la couleur irradie la grande galerie tout entière. La lumière ambiante se charge de couleurs, le mur blanc en face devient lui aussi polychrome.

L'eau est également omniprésente dans la technique picturale de réalisation des toiles : *« Le rapport à l'eau est permanent dans mon processus, aussi bien dans la manière de procéder et d'envisager la peinture, par des jus à terre sur les tissus, que par la représentation des figures et des formes surgissant dans les fonds. »* Au cours de trois semaines de résidence de création, Charlotte Denamur a tout d'abord peint la totalité des toiles sur le sol de l'abbatiale, jouant avec l'ambiance et la solennité du lieu. Les pans de tissus ont ensuite été accrochés dans la grande galerie de manière à composer une écriture en mouvement. Charlotte Denamur a choisi d'exposer indifféremment l'endroit où l'envers des toiles pour jouer avec les rendus plus figés évoquant des blocs de glace de l'envers ou plus fluides révélant les coulures des jus et les auréoles des tâches de l'endroit.

En progressant dans la galerie, les lés de tissus bleus s'entrouvrent à chaque embrasure de porte pour dévoiler d'autres lumières, d'autres couleurs, celles d'une aube naissante, glissant progressivement du rose de la fin de la nuit au jaune vif pointant le jour. La rivière onirique épouse l'architecture du bâtiment au plus près, c'est elle qui rythme l'enchaînement des tableaux. Les moulures des portes de chaque cellule ainsi que la petite fenêtre ouverte sur la cellule où se trouve l'installation de Gabrielle Herveet, sont intégrées dans la vague colorée. Les tissus épousent chaque détail architectural faisant de la composition d'ensemble un portail vers un ailleurs, chaque cellule ouvrant vers un autre monde, une immersion au cœur de cette vague immense.

HICHAM BERRADA

PRÉSAGE 25/01/2018 20H22

Né en 1986, Hicham Berrada s'est formé aux Ateliers de Sèvres, puis à l'école supérieure des beaux-arts de Paris et au Fresnoy. Grand lecteur de Strindberg ou Bachelard, il est habité par la fascination de la matière et s'intéresse aux rapprochements entre art et science. Hicham Berrada développe une pratique qui englobe l'installation, la performance et la vidéo. Il explore dans ses œuvres des protocoles scientifiques qui imitent au plus près différents processus naturels et/ou les conditions climatiques.

Les cellules qui bordent la rivière de Charlotte Denamur composent une alternance entre mondes submergés et immergés. Le visiteur est ainsi convié à naviguer entre surface et profondeur sous-marine découvrant dans chaque pièce une nouvelle lecture du paysage.

Les paysages d'Hicham Berrada n'ont rien de conventionnel. Lors de performances filmées et diffusées en direct, l'artiste tel un scientifique réalise une série d'expérimentations dans un bocal rempli de solutions chimiques. Hors du champ de la caméra, il introduit des éléments dans ce liquide, qui provoquent des réactions chimiques composant progressivement un paysage mouvant, vivant même, au gré des émanations, agglomérations, transformations de la matière. L'artiste compose son paysage tel un peintre face à son tableau. Ajoutant des détails, des éléments forts, il construit un ensemble cohérent, qui se fraie un chemin entre l'aléatoire de la réaction chimique et le savoir scientifique maîtrisant les propriétés de tous les éléments qu'il convie et qu'il associe. *« J'essaye de maîtriser les phénomènes que je mobilise comme un peintre maîtrise ses pigments et pinceaux. Mes pinceaux et pigments seraient le chaud, le froid, le magnétisme, la lumière »*, déclare Hicham Berrada.

Jouant avec les échelles, il fait du monde miniature du bécher un paysage classique comme un tableau dans lequel le spectateur pourrait se projeter, fenêtre ouverte vers un autre monde. Le visiteur pénètre dans un paysage inconnu, hostile, balayé par des fluides, où des formes non identifiées se déploient, se rétractent. Sans repère au milieu de cet environnement inconnu, l'imagination prend le relai, élabore des scénarios. On a tout autant l'impression d'être sous l'eau, dans les abysses, que dans l'espace, propulsé sur une autre planète habitée par des formes de vie étrangères.

Ce voyage silencieux invite à faire l'expérience d'une présence inédite des énergies et des forces émanant de la matière, la symphonie des fluides. Le paysage se fait tableau vivant, épousant la métamorphose permanente de la matière, la vie incessante qui nous entoure et qui gouverne le monde. *« J'aide la nature à accomplir des choses qu'elle sait faire, mais qu'elle fait rarement »*, éclaire Hicham Berrada.





GABRIELLE HERVEET

SOUFFLE D'ARROS

Née en 1988, Gabrielle Herveet est diplômée des beaux-arts d'Angers. Elle développe une pratique artistique à l'écoute du monde. Arpentant quotidiennement l'estran de l'estuaire du Trieux dans les Côtes-d'Armor, elle collecte des éléments de paysage, qu'elle transforme dans ses œuvres qui renvoient à l'espace domestique ou aux savoir-faire ancestraux, composant ainsi des tableaux où la frontière entre monde extérieur et intériorité est abolie.

Quittant les eaux profondes pour remonter à la surface, le visiteur entre dans l'ancienne cellule de moine suivante où une composition à l'échelle de la pièce entière se déploie devant lui, un tableau vivant à mi-chemin entre la scène de genre et le paysage où mondes domestique et sauvage s'entremêlent.

Pour Gabrielle Herveet, « *La rivière a produit un souffle, un soupir, une vague, qui a envahi la cellule : le sol se met en mouvement, devient surface de rivière, le tabouret se couvre de concrétions minérales, la chemise, telle un habit de nymphe, de coquillages, le drap agglomère des nacres pour devenir carte.* »

Gabrielle Herveet met en scène la poésie du temps, la fusion entre l'intimité recueillie d'une chambre de moine et des éléments prélevés dans une nature sauvage : copeaux de bois, ardoises, coquillages, ailes de papillons et de libellules. L'artiste glane dans ses promenades autour de chez elle des morceaux de nature déplacés, abandonnés au gré des marées, des courants, des vents, du cycle de la vie et de la mort. Ces fragments d'un vivant passé prennent un nouveau sens à travers son travail d'assemblage minutieux, tout en délicatesse, à partir d'objets ayant une histoire, un passé précieux.

Gabrielle Herveet écrit un nouveau récit où le merveilleux est invité, où l'imaginaire de chacun est libre de se poser. Cette chemise en nylon brodée de coquilles de moules sauvages devient *L'Habit des Potamides*, ces nymphes des rivières, comme une mue posée là sur le marbre de la cheminée de manière insouciante. Avec le réveil et le verre à pied anciens recouverts d'ailes de papillons, de libellules, ils composent une nature morte, un moment de vie suspendu, un tableau vivant dessinant les traces d'une vie domestique mystérieuse.

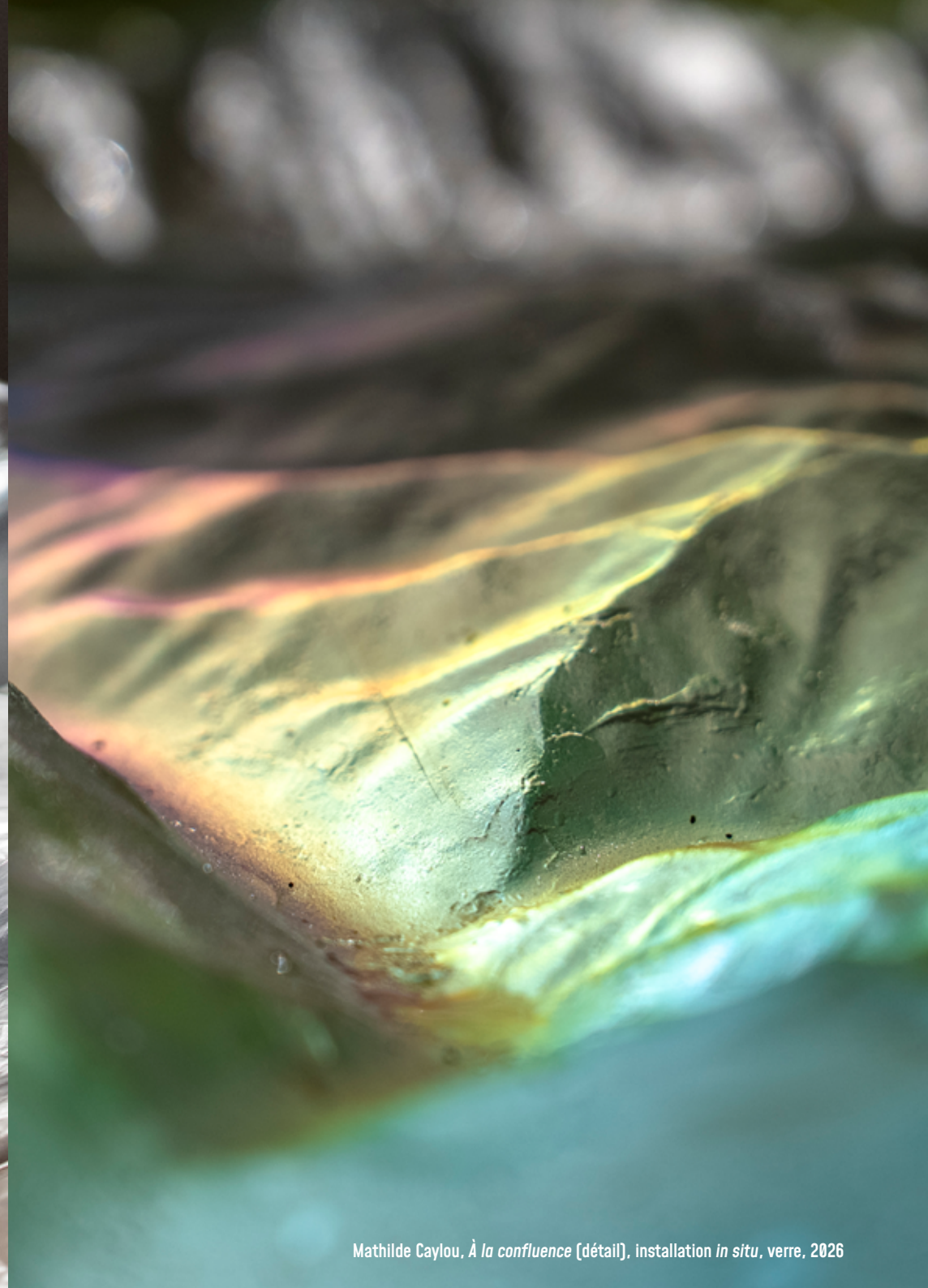
Créant une confusion entre univers domestique et monde sauvage, Gabrielle Herveet fait pénétrer le monde extérieur dans l'enceinte de l'abbaye. *Souffle d'Arros* est l'empreinte du débordement de la rivière qui borde le parc, composée de copeaux de bois qui dessinent l'écume laissée par le flot de la vague. Irruption de la rivière dans l'espace intime d'une chambre de moine, devenue le refuge d'une nymphe des rivières et de ses papillons adeptes des calmes cours d'eau.

Au bord de la fenêtre, le grand drapé bleu intense ponctué de brisures de nacre dessine une chute d'eau, cascade ruisselant le long du mur et rejoignant le mouvement de la vague au sol. Vibration visuelle, comme le frémissement d'une rivière, Gabrielle Herveet y a dessiné la carte du Trieux, ce fleuve côtier à côté duquel elle vit.

L'artiste nous offre un moment suspendu abolissant les limites temporelles et spatiales, la séparation entre le réel et le mythe, comme un tableau grandeur nature.



Émilie Faïf & Nicolas André, *La naissance des vagues* (détail), installation, 3 x 3 m, 2025

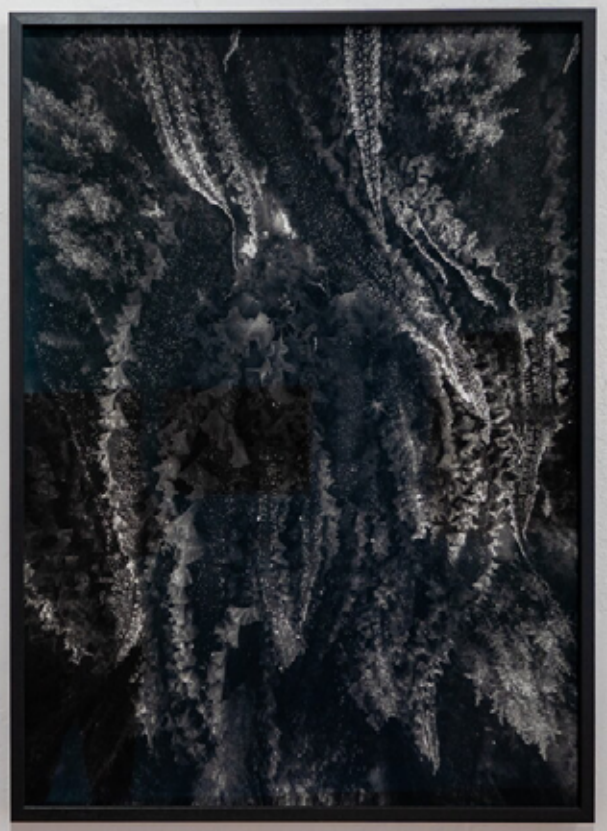


Mathilde Caylou, *À la confluence* (détail), installation *in situ*, verre, 2026

NICOLAS FLOC'H

Né en 1970, marin et plongeur, Nicolas Floc'h est diplômé de l'école d'art de Glasgow. Il enseigne à l'école européenne supérieure d'art de Bretagne. Il s'empare de différents médiums artistiques tels que l'installation, la photographie, la sculpture ou encore la performance. Photographe et plasticien, il explore le milieu sous-marin d'un point de vue artistique, il en propose une représentation inédite générant de nouveaux imaginaires.





Quittant la berge de la rivière, habitat de la potamide absente, le visiteur plonge à nouveau dans les profondeurs sous-marines à la découverte des paysages de Nicolas Floc'h.

Ce dernier invite à s'émerveiller devant la beauté de cet environnement si proche mais néanmoins inconnu qui borde nos paysages terrestres et qui pourtant semble nous emmener très loin. Cette sélection de photographies est issue de son projet *Intinium maris*, une expédition artistique réalisée avec des équipes scientifiques et citoyennes, le long des côtes et îles bretonnes, pour représenter les espaces sous-marins à une époque où le changement climatique génère des bouleversements majeurs au sein des écosystèmes. « Initium Maris *fait référence à la région du Finistère, l'extrême ouest, et à son étymologie latine,* Finis Terræ, *la fin de la terre. Ce projet ne nous place donc pas à la "fin de la terre", mais au "début de la mer". Ce début est celui de l'exploration du littoral dans sa partie immergée, d'une expédition pour voir, montrer et penser l'invisible* », déclare Nicolas Floc'h.

Ces clichés d'algues dansantes dans les courants permanents de l'océan dessinent un envers du paysage. Une autre face de la Terre oubliée ou insoupçonnée et pourtant totalement connectée au monde immergé. Ces clichés deviennent des morceaux de peinture, la surface de l'eau devient ciel, les algues des arbres ou bosquets. Et pourtant, l'absence de repère, l'effacement du rapport d'échelle dans ce monde secret bouleverse notre lecture de l'image et de ses motifs. Certaines algues grandes de plusieurs mètres de long nous semblent correspondre à des plantes terrestres de taille humaine. Nicolas Floc'h brouille la lecture de cet environnement pour déplacer le regard scientifique vers une appréciation esthétique.

Ainsi, les algues de l'Île de Molène donnent l'impression d'être des comètes dans l'espace, comme des nuées de la voie lactée, tant leur phosphorescence capturée par l'appareil photographique est intense. Ce qui est si fascinant, c'est ce paysage sans cesse mouvant, animé par le courant des marées, où tous les organismes sont adaptés à la fluidité et à l'énergie permanente qui les transforment, qui les déplacent. Dans ce ballet des flots et des énergies, la rigidité semble impossible, la courbe, l'ondoiement dominent. Les photographies de Nicolas Floc'h transmettent cette impression d'une vie balayée continuellement, tout en attachant une attention intense aux textures de ces organismes et à la lumière extraordinaire de cette « atmosphère » liquide.

ÉMILIE FAÏF & NICOLAS ANDRÉ



Née en 1976, Émilie Faïf est diplômée de l'école des arts appliqués et des arts décoratifs de Paris. Sa pratique de la sculpture, de l'installation et des dispositifs participatifs s'inscrit dans une réflexion sur le vivant. Elle expérimente la matière comme une surface de contact, une interface sensible entre le dedans et le dehors, le corps et ce qui l'entoure. Son travail s'enrichit de nombreuses collaborations avec le monde de la mode, du théâtre et de la danse contemporaine, ainsi que des projets pour le jeune public. Elle a participé à l'exposition « En robe ! » organisée à l'Escaladieu en 2024.
Nicolas André est architecte et enseignant à l'école nationale supérieure d'architecture de Paris-Belleville (ENSAPB). Co-fondateur de l'agence LANAA, il développe une pratique aux multiples facettes, mêlant réhabilitation, aménagements intérieurs et scénographie. Son approche privilégie une attention fine aux détails constructifs, à la matérialité et aux savoir-faire artisanaux.
Ils collaborent régulièrement autour de projets artistiques. Pour *La Naissance des Vagues*, ils explorent ensemble comment les qualités premières de la matière peuvent éveiller l'imaginaire de chacun.

LA NAISSANCE DES VAGUES

Quittant les fonds marins proches de la côte bretonne, le visiteur de l'exposition reste dans les mouvements perpétuels de l'océan mais cette fois au-dessus des vagues. Face à nous un morceau de pleine mer se meut, une houle animée, articulée dans un balancement ininterrompu. Cette œuvre invite à se poser, à prendre le temps d'observer le spectacle d'un fragment de paysage vivant.

L'œuvre d'Émilie Faïf et de Nicolas André repose sur le principe simple du balancier, commandé par deux moteurs qui produisent une oscillation continue. Une multitude de mouvements pendulaires calculés de manière à reproduire l'ondoiement des vagues en pleine mer en découlent. Les deux artistes adeptes de dispositifs épurés apprécient le décalage entre cette forme d'ascétisme du mécanisme et le spectaculaire de l'effet produit. Aspirant à une économie des moyens mis en œuvre, ils avaient à cœur que la mécanique fasse partie intégrante de l'œuvre (moteurs, ficelle, bâche de protection, aimants). Ils s'émancipent ainsi des codes du théâtre et de l'illusion qui cachent la machinerie pour fabriquer la magie du spectaculaire. Émilie Faïf et Nicolas André apportent une expression mécanique à un phénomène naturel.

Un jeu de renversement des forces entre surface et profondeur se joue dans cette œuvre. Tandis que dans l'océan, la surface des eaux est dessinée par les courants sous-marins invisibles, ici, les vagues sont sculptées par les déplacements des points d'accroche qui les surplombent. Comme si le ciel et la croûte terrestre étaient renversés, comme si les rapports de forces étaient inversés entre atmosphère et océan.

Mais c'est également notre place au monde qui est questionnée. Ce morceau d'eau en mouvement incessant est une manière de magnifier les courants qui animent le monde en surface et en profondeur. Mouvements ici rendus visibles, mécanique ici dévoilée, mais cachés dans la nature ou du moins indécelables par nos sens. Et pourtant ces courants nous balayent nous aussi, simple poussière dans ce grand ensemble qui ne connaît pas le figement. Il n'y a que l'homme qui cherche à fixer le monde pour en garder une image rassurante. La peinture classique a figé le paysage et la photographie banalisée qui inonde les réseaux sociaux continue de pétrifier notre imaginaire.

Tandis que la légèreté, le simple froissement d'une bâche, destinée à l'origine à protéger les meubles, apporte une douceur apaisante. Ce voile devient eau par analogie. Mais ici, au pied des Pyrénées, ces reliefs pointus en mouvement évoquent pour beaucoup les sommets si proches. Image ambigüe d'une nature commune, sculptée indifféremment par l'eau, par des forces qui nous dépassent. Une force capable de façonner les montagnes comme les kilomètres cubes d'eau de l'océan.

CHARLOTTE GAUTIER VAN TOUR

L'ÉTREINTE DES RIVIÈRES

Née en 1989, Charlotte Gautier Van Tour est diplômée de l'école nationale supérieure des arts décoratifs de Paris puis a poursuivi ses recherches au sein de l'Ensad-Lab, laboratoire des écoles d'art et de design reconnu pour son rôle majeur à l'interface des sciences. Sa pratique s'intéresse aux événements qui peuplent nos écosystèmes, les fermentations, germinations, proliférations, macérations, interdépendances fertiles. Elle allie algues, végétaux et microorganismes tels que les levures, les bactéries ou les champignons dans la création de ses œuvres, pensées comme des surfaces d'interaction.



Revenant au rivage, la focale s'agrandit pour passer du milieu de l'océan à une île, évoquant l'abbaye de l'Escaladieu, entourée d'une eau vivante, certes immobile en apparence mais pleine de vie microscopique et dont l'évolution n'est perceptible que dans le temps long de la macération.

Venue en repérage comme de nombreux artistes participant à cette exposition, Charlotte Gautier Van Tour a été impressionnée par la dimension presque insulaire de l'abbaye de l'Escaladieu située au creux d'un vallon boisé entre les bras de deux rivières, le Luz et l'Arros, dans un environnement rassurant, apaisant. Symbolisant ces cours d'eau, deux mains fixées de part et d'autre du mur de la pièce tiennent entre leurs griffes terreuses une chevelure qui s'apparente au dessin des rivières vues du ciel (appelé « lit en tresse » ou encore « chevelu ») et qui viennent alimenter le lac au sol. Ces affluents ont été réalisés avec de la laine teintée par des pigments naturels. Au cœur de cette étendue gluante composée de gelée d'agar-agar – un gélifiant naturel à base d'algues utilisé en cuisine – une presqu'île centrale se dessine symbolisant la place de l'abbaye dans le paysage.

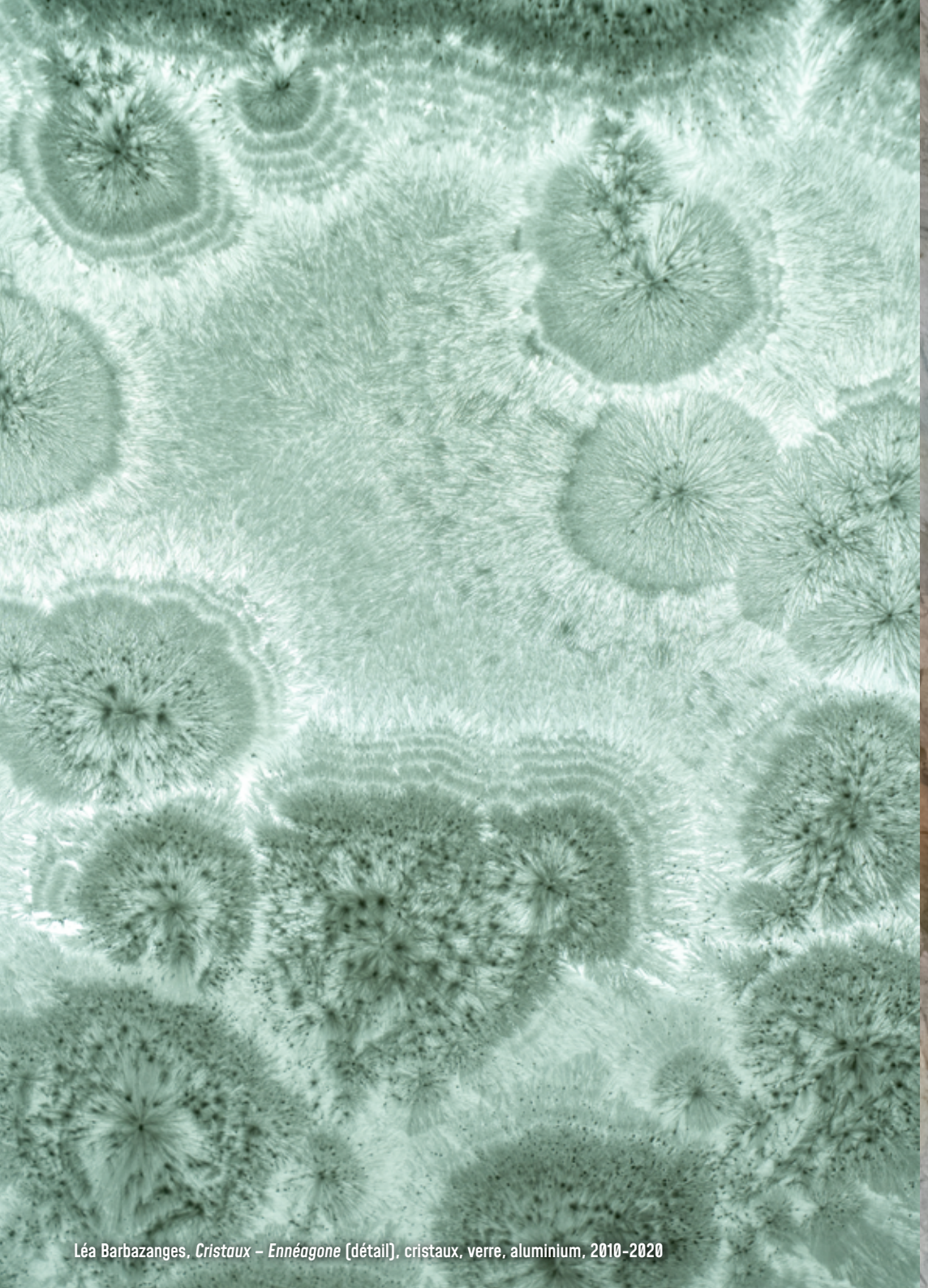
L'artiste a « cuisiné » cette gelée et laissé l'agar-agar se transformer. Rapidement des microorganismes se sont développés et ont profondément modifié l'aspect de l'œuvre. De multiples champignons ont colonisé cet espace de vie. La surface lisse dans un premier temps s'est rétractée pour se solidifier et plisser comme une peau, une membrane, renforçant ce lien entre organisme et environnement que Charlotte Gautier Van Tour cultive. L'eau n'est pas un élément vide, malgré sa transparence, mais un habitat en perpétuelle métamorphose, un concentré de vie. Les œuvres évolutives de Charlotte Gautier Van Tour mettent en avant cette mémoire de l'eau. La couche d'agar-agar est comme une mue, une croûte, une partie d'un organisme vivant composé par ces rives de terre qui le bordent.

Charlotte Gautier Van Tour s'intéresse aux affinités entre le paysage, l'environnement et le corps humain. Comme si le paysage était une forme augmentée du corps humain (les bras, le lit, la chevelure des rivières) voire comme si le corps humain était une forme miniature de la nature.

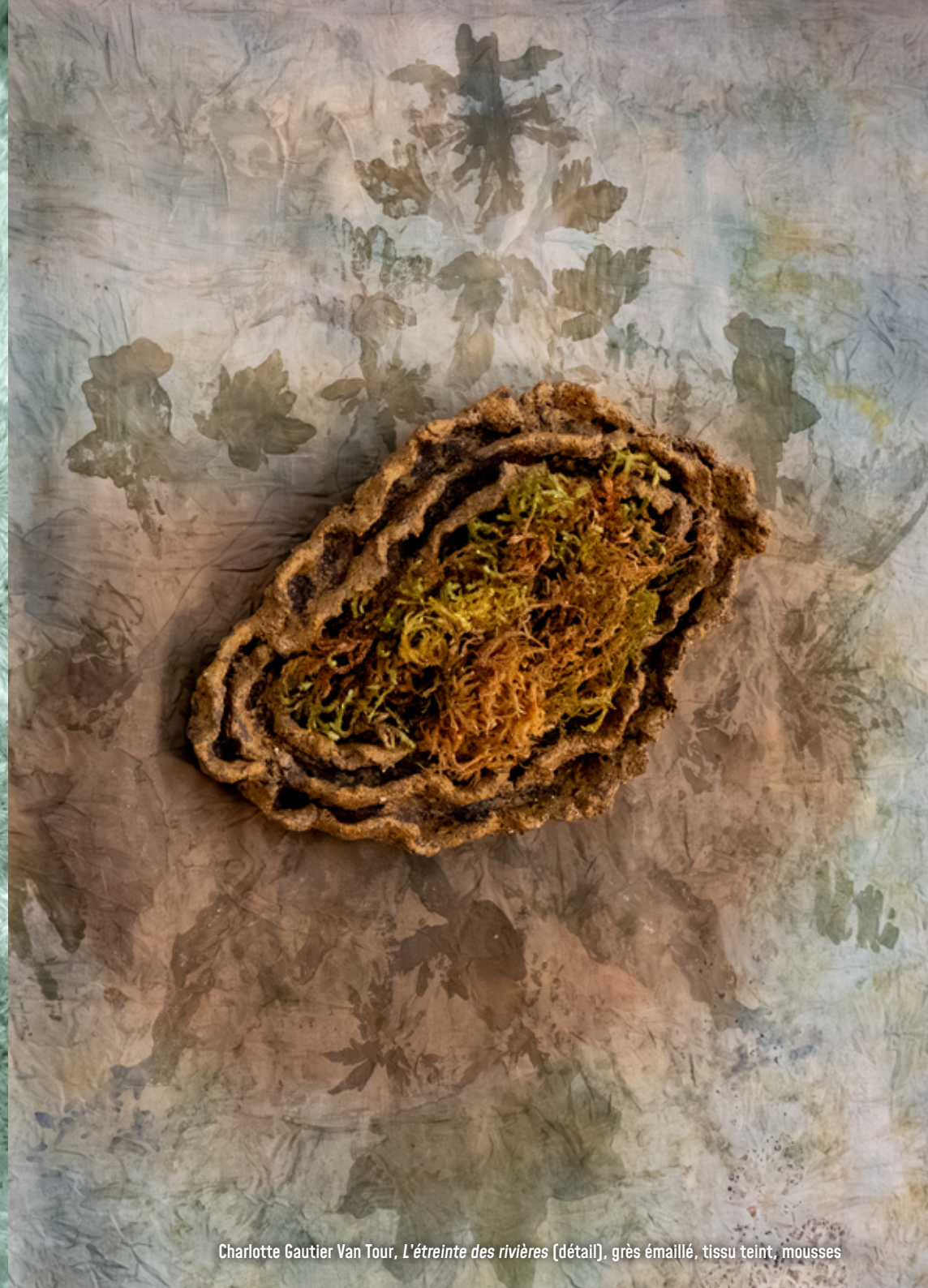
Suspendue devant la fenêtre, *la Gestante* en verre soufflé dont le modelé évoque un utérus contient les eaux des deux rivières. L'eau est la matrice de la vie sur terre. Ce motif de vulve est également reconnaissable dans la céramique accrochée au mur sur un tissu teint en bleu comme une île au milieu d'un océan, un embryon dans le liquide amniotique. Écho à la presqu'île qui se trouve au sol, à l'abbaye.

Souffle vivant, le poème de Marin Schaffner vient chanter ce lien au monde et l'appartenance à cette riche famille du vivant. Sous l'enveloppe lisse de la peau, le corps muqueux, visqueux des organes est gouverné par cette humidité nécessaire au microbiote. L'œuvre de Charlotte Gautier Van Tour vient nous rappeler nos origines d'êtres aquatiques : notre développement commence dans un cocon liquide. Contraste avec les eaux pétrifiées de Gabrielle Herveet, les eaux visqueuses de Charlotte Gautier Van Tour tournent notre regard vers nos rivières intimes, et célèbrent notre « *corps clairvoyant* » (Jacques Dupin).





Léa Barbazanges, *Cristaux – Ennéagone* (détail), cristaux, verre, aluminium, 2010-2020



Charlotte Gautier Van Tour, *L'étreinte des rivières* (détail), grès émaillé, tissu teint, mousses

NICOLAS TOURTE

ÉTAT STATIONNAIRE

Né en 1977, Nicolas Tourte est diplômé de l'école supérieure d'art et de design de Valenciennes. Sculpture, installation, dessin, performance, photographie, photomontage et vidéo sont les médiums qu'il a choisis pour transfigurer le quotidien. Des mediums auxquels il ajoute une pointe technologique et numérique. L'art vidéo joue un rôle primordial dans sa pratique, notamment l'utilisation de systèmes de projection dans l'espace ou directement sur des objets sélectionnés pour animer des scènes initialement immobiles.

Nicolas Tourte nous transporte vers un univers troublant, où le visiteur perd ses repères. *État stationnaire* a été composé *in situ* à partir d'un élément ancien de l'architecture de l'abbaye. Cette pierre déposée au sol, sculptée de manière sphérique, ornementait à l'origine le portail d'entrée de l'abbaye, avant d'être percutée par un car et reléguée dans les collections lapidaires. C'est un ornement très présent sur le site, que l'on retrouve également dans la fontaine actuelle – créée au XVIIIe siècle, située dans un angle de l'ancien cloître, à partir de l'ancien lavabo (détruit) utilisé pour les ablutions des moines avant d'accéder au réfectoire.

Déplaçant cet élément architectural, Nicolas Tourte en a fait un support de projection d'une vidéo des circonvolutions du Tibre avant sa crue. La pierre devient alors globe terrestre, les tâches de mousse prennent la dimension de continents, tandis que l'eau projetée donne la sensation d'une Terre entièrement submergée par la montée des eaux.

En pendant à cette forme convexe, la vidéo projetée au-dessus, dans l'embrasure de l'ancienne fenêtre murée, donne l'impression d'un trou noir aspirant toute forme. L'artiste s'amuse avec le réel et ses représentations, déforme la réalité afin de détourner le spectateur de ses habitudes de regard et de créer une « *inquiétante étrangeté* ». Parti d'une vidéo dans laquelle il filmait une gouttière en contre-plongée où perlaient des gouttes de pluie, il a dédoublé cette forme ronde parfaite en miroir, selon le principe de la division cellulaire, de manière à dessiner ce 8 noir abstrait et inquiétant. Il a également modifié le sens de la vidéo et notamment l'égouttement de la pluie en ralentissant puis accélérant le rythme de manière à prendre le contrôle sur l'apesanteur. Par ce renversement d'un plan horizontal à la verticale il a d'autant plus brouillé les pistes pour reconnaître la source de l'image et dérouter le public.



Cet « état stationnaire » désigne la périphérie du trou noir, dans laquelle ici l'eau s'agite dans un mouvement circulaire irrégulier renforcé par la bande sonore d'un doux clapotis. Nicolas Tourte est fasciné par ces objets célestes dans lesquels il voit le chaos nécessaire à toute forme de vie, l'expression d'une rupture d'équilibre permettant la création. Il aime ce renversement du monde pour se représenter les choses différemment, relativiser notre place en renvoyant à l'échelle de l'univers. Les deux tableaux sont connectés autour d'une même respiration, comme si la matière absorbée dans ce trou noir était restituée dans la sphère ou l'inverse.

Le dialogue avec les pièces d'Alice Gauthier est très fort, les deux artistes utilisent la pierre comme support de leur écriture par l'eau, lui par la vidéo-projection, elle, par l'aquarelle, chacun jouant avec la mémoire, le changement d'échelle de leur support. Le geste artistique déplace le regard pour composer un ailleurs qui nous renvoie au temps long de la création du monde et à la dimension si éphémère de la vie humaine dans la tradition du *memento mori* (souviens-toi que tu es mortel).

ALICE GAUTHIER

AU PIED DES ARBRES

Née en 1989, Alice Gauthier est diplômée du Royal College of Art, section beaux-arts de Londres et de l'école nationale des arts décoratifs de Strasbourg. Artiste de la matière, Alice Gauthier réalise des œuvres liquides où corps et paysages fusionnent dans la douce harmonie de son dessin délicat et atmosphérique. Les corps alanguis deviennent montagnes, roches incandescentes, océans ou refuges. Explorant différents techniques et supports, elle aime à se laisser surprendre par les interactions entre le geste et la matière pour questionner notre rapport au monde.



Alice Gauthier a composé cette série de dix-huit aquarelles sur pierres dendritiques en réponse à l'invitation à cette exposition. Ce travail avait été initié quelques temps auparavant, mais cette thématique l'a inspirée à produire une série, qui dessine une ligne d'horizon, un véritable paysage mental.

Pour cette série « Au pied des arbres », Alice Gauthier a peint à l'aquarelle sur des pierres dendritiques qu'elle a minutieusement sélectionnées. Il s'agit de pierres calcaires dans lesquelles l'eau a dessiné des motifs d'arbres – des dendrites, du grec *déndron* : arbre – à la suite d'infiltrations chargées en cristaux ou en oxydes métalliques à l'issue d'un processus de sédimentation de plusieurs millions d'années au fond des océans. Alice Gauthier a été bouleversée par la découverte de ce phénomène naturel, car ces motifs d'arborescence sont très présents dans ses peintures qui associent maîtrise et perte de contrôle du geste artistique. Laissant ses papiers boire les jus qu'elle compose, elle interagit avec le dessin spontané du support, en naviguant entre écriture à l'aveugle, inconsciente et retour du récit, travail de composition.

En choisissant ces pierres dendritiques comme support, Alice Gauthier s'inscrit dans une histoire qui la dépasse et qui est déjà écrite. Son dessin, une écriture faite par l'eau elle aussi, par la technique liquide de l'aquarelle, demande une rapidité d'exécution qui doit entrer en juste résonance avec ces traces d'un temps immémorial.

Alice Gauthier crée ainsi de nouveaux paysages, de nouvelles figures en transformant les lignes aléatoires du dessin de la nature en paysages, en tableaux. La simplicité apparente de son geste, nécessite une justesse, une grande retenue. Ainsi les dendrites deviennent des nuages, des éclairs, une ligne d'horizon arborée, une chaîne de montagnes, une silhouette féminine, des taches de rousseur, etc. L'artiste a su voir dans les lignes efflorescentes un motif, une inspiration qu'elle nous révèle. Comme les artistes de la préhistoire qui utilisaient les aspérités, les reliefs des grottes dans lesquelles ils œuvraient pour donner vie à leurs figures, intensifier leur mouvement, elle joue avec le matériau. Chantre d'une histoire cachée dans la mémoire de ces pierres, Alice Gauthier révèle la beauté contenue dans ces hasards de la nature pour faire entendre la poésie du monde.



NICOLAS TOURTE

MAUVAISE CHUTE

Avant d'accéder aux jardins, le visiteur quitte la rivière onirique de l'étage accompagné par le bruit intriguant d'une chute d'eau qui précède la découverte de l'œuvre. Les dernières marches de l'escalier sont devenues une cascade vertigineuse grâce à l'intervention artistique de Nicolas Tourte. Celle-ci déroute les sens du visiteur déséquilibré par le son assourdissant et ce ruissellement intense à ses pieds, et crée l'illusion de traverser un courant d'eau vive. L'artiste nous invite à nous questionner sur notre rapport au réel, sur les informations transmises par nos sens. Comme dans *État stationnaire*, il s'amuse à déstabiliser le public, à rompre l'équilibre, à introduire un vacillement qui rappelle que derrière l'ordre apparent du monde, l'illusion de stabilité, grouille une effervescence permanente. Un flux invisible et continu qui anime la matière du monde.

Cette « mauvaise chute » c'est aussi un pied de nez à la peinture de paysage et à notre manière de regarder. Il ne s'agit pas réellement d'une cascade, mais d'un motif répété de marche en marche à la manière d'un tapis ornemental. Cette vidéo d'un instant réel, découpée, démultipliée et diffusée en boucle compose une chute d'eau artificielle.

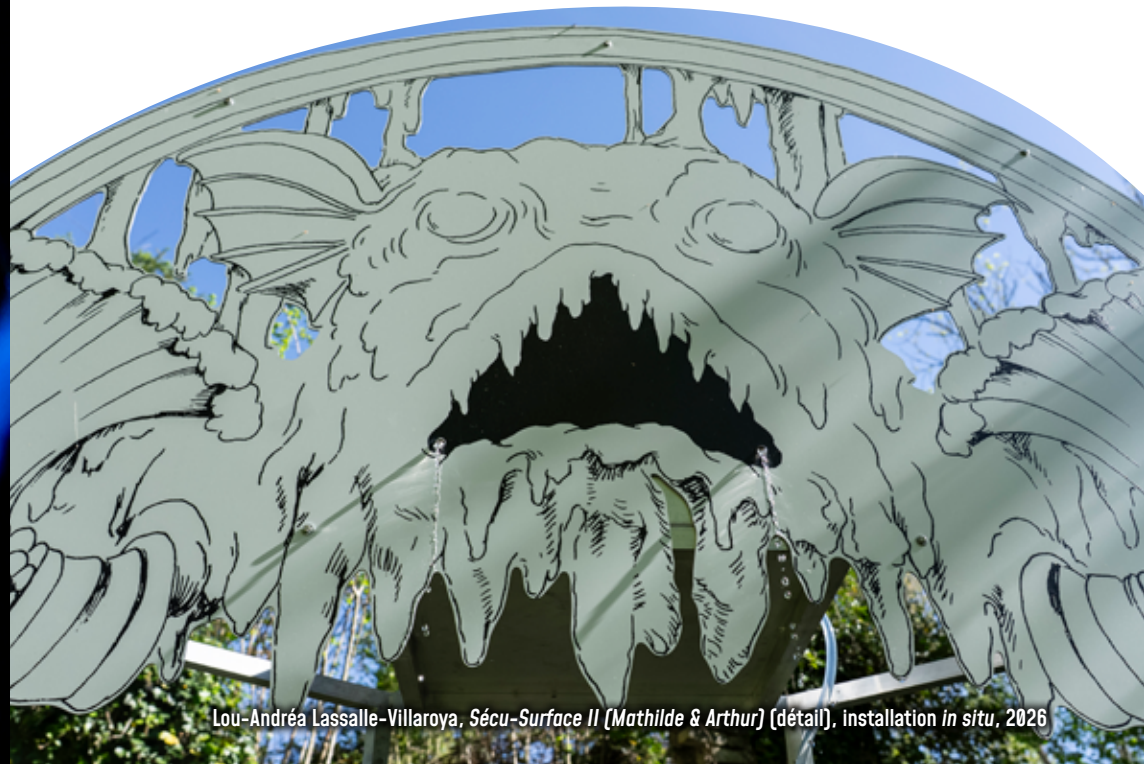
C'est un clin d'œil aux œuvres de Marcel Duchamp, *Nu descendant l'escalier*, mais encore *Étant donné, 1° la chute d'eau, 2° le gaz d'éclairage* et cette fascination partagée pour les chutes d'eau, les boucles et les trous noirs. Une affinité dans la lecture du monde et dans la conception de l'art comme objet sensible, mais aussi révélant des forces invisibles, invitant à se méfier de la platitude factice du réel. L'artiste est un révélateur des rouages de la machine du monde et initie le visiteur à regarder autrement la façade de la réalité.

Cette chute d'eau en boucle est bien une fiction contre nature, il n'y a pas d'écoulement, mais simplement une répétition d'un fragment additionné pour donner une impression de continuité. Ce morcellement de la réalité renvoie à notre perception limitée du monde extérieur et qui nous empêche d'avoir une lecture entière de la réalité.

DANS LES JARDINS

Les œuvres qui ponctuent l'Arros, qui borde le parc, sont une invitation à écouter, à voir autrement la poésie de cette rivière. Point d'étape dans ce parcours qui conduit le visiteur à remonter le flot à contre-courant, chaque œuvre apporte une lecture singulière de cette connexion à l'eau, au cours d'une déambulation non plus tournée vers l'abbaye, mais vers la rivière.

Tristan Menéz, *Pulse* (détail), installation cinétique, eau, lumière & vibrations, 2022



Lou-Andréa Lassalle-Villaroya, *Sécu-Surface II (Mathilde & Arthur)* (détail), installation *in situ*, 2026



À LA CONFLUENCE

MATHILDE CAYLOU

Artiste verrière, Mathilde Caylou a étudié à la Haute École des Arts du Rhin (HEAR) de Strasbourg. Son œuvre questionne notre rapport à la nature, bien au-delà de la question du paysage en déplaçant notre point de vue au plus proche du sol voire du sous-sol ou au contraire vers le ciel. Elle a participé à l'exposition « Jardins imaginaires » organisée à l'Escaladieu en 2023.

L'œuvre de Mathilde Caylou a été pensée en résonance avec les jardins de l'abbaye à partir de pièces en partie déjà réalisées. Les gouttes de pluie avaient été produites pour la manifestation « Horizons Art Nature en Sancy » en Auvergne en 2021. Pour cette installation alors intitulée *Ruissellement*, l'artiste avait soufflé plus d'un millier de gouttes de verre qu'elle avait ensuite suspendues à plus de 6 mètres de haut pour dessiner un rideau de pluie en pleine forêt.

Ces gouttes d'eau symbolisent la connexion du ciel et du sol, le rôle fondamental de l'eau dans le dessin de nos paysages. Le rideau de pluie est devenu puits à l'abbaye de l'Escaladieu, à la confluence du Luz et de l'Arros. Mathilde Caylou aime à souligner que les similitudes du verre et de l'eau sont riches : leur changement d'état en fonction de la température, leur transparence et une fragilité extrême associée à une grande solidité.

Au cœur de cette danse de gouttes de pluie, l'artiste a installé une pièce en verre moulée à partir d'une carte en relief des Pyrénées. La forme pointue de la pièce renvoie à la pointe de la confluence, où l'on se situe, écho entre différentes échelles du paysage qui se répondent, celle monumentale des vallées creusées par les torrents de montagne alentours et celle de la réunion de deux cours d'eau. Forme étrange dans un premier temps, dont la texture et l'opacité contrastent complètement avec l'aspect lisse et transparent des gouttes, elle révèle dans un second temps un paysage en miniature aux reflets multicolores irisés. Comme si la lumière émanait de la sculpture elle-même, de cette représentation du sol et non plus du ciel. Le ciel et la terre se font face, reliés par le ruissellement de la pluie. Dans cette liaison entre l'eau et le paysage, Mathilde Caylou célèbre la force sculpturale de l'eau qui façonne les paysages. La pluie vient ainsi alimenter les creux de la sculpture, rejouant le rôle de l'eau en miniature.

Ce travail d'empreinte est une pratique récurrente dans l'œuvre de l'artiste, le verre vient valoriser, sublimer la préciosité de détails *a priori* anodins du réel. Ici l'artiste y a ajouté ces éclats colorés qui éblouissent le visiteur et sacralisent cette carte géographique, non plus perçue comme une représentation consommatrice de notre environnement, comme un simple décor mais en tant que ressource rare, comme un trésor à protéger. Le paysage devient pierre précieuse, les gouttes de pluie écrin protecteur d'un joyau. Les gouttes d'eau dessinent un rideau théâtral autour de cette pièce, mais également un voile offrant une intimité avec la nature.

Union entre le ciel et la terre, mais également entre les deux rivières qui bordent le parc, l'œuvre de Mathilde Caylou magnifie le pouvoir de l'eau, et son rôle dans un écosystème où nous ne sommes qu'un détail malgré notre perception anthropocentrée.



SAFIA HIJOS *LAS PATATAS*

Née en 1975, Safia Hijos vit et travaille à Nîmes. Après des études de droit et quelques années dans le conseil, elle décide de se consacrer entièrement à la céramique et sort diplômée de l'École nationale supérieure des arts visuels de La Cambre en Belgique. Cherchant à créer un dialogue entre la nature et l'architecture, ses sculptures et installations jouent avec leur environnement dans un esprit baroque et poétique.

Safia Hijos a été inspirée par les galets abondants dans le lit de la rivière Arros qui constituent un matériau très présent dans l'architecture locale et tout particulièrement dans celle de l'abbaye. Le mur d'enceinte qui bordait le parc et protégeait les moines de la rivière et du monde extérieur était construit à partir de ces galets. Cependant, une crue de la rivière a emporté le mur et l'a couché au sol. La nature reprenant ses droits, les galets composant le pan de mur se sont désolidarisés et ont composé peu à peu un paysage devenu ordinaire, laissant oublier que derrière ces irrégularités de terrain en bordure de rivière sous la végétation se trouvait les vestiges d'une ancienne frontière abolie entre monde sauvage et monde civilisé.

Safia Hijos a souhaité célébrer le pouvoir artistique de l'eau capable de façonner la roche et les paysages, par son érosion incessante, polissant depuis des millénaires chaque pierre et capable par sa force démiurgique de déplacer les murs, de redessiner les contours et de rappeler l'Homme à sa présence vulnérable et éphémère.

S'inspirant des galets de l'Arros, elle a créé une série de céramiques qu'elle a voulu la plus brute possible, sans ornement, sans émail, en travaillant une terre très rugueuse, des tons naturels afin de retrouver une simplicité de la forme, du geste, de l'écriture. « *Pour ce travail, je n'ai souhaité utiliser que des argiles et des engobes naturels sans émail dans un esprit de dépouillement pour faire écho aux moines cisterciens, au paysage ainsi qu'aux galets eux-mêmes* ». Faisant écho au vœu de pauvreté des Cisterciens ces pièces de céramique composent un ensemble intemporel par la nudité, la simplicité apparente de ces formes, comme si elles étaient là depuis toujours. Monument oublié, trace d'un passé effacé, la gamme chromatique, les marques laissées par les mains de la céramiste font penser à l'art rupestre. Renforçant la confusion entre formes brutes et artificielles, Safia Hijos a intégré de véritables galets dans cet ensemble, dont les pièces sont disposées de manière à accompagner ce mouvement de dispersion induit par la montée des eaux.

Jouant des analogies, l'artiste a aussi vu dans ces formes simples, ambigües une ressemblance avec des pommes de terre. Les galets dispersés deviennent ainsi un vulgaire champ de « patates » au cœur duquel, elle rajoute un peu de magie. L'artiste a gardé une forme de préciosité du geste artistique en agrémentant quelques-unes de ces tubercules en discrètes fontaines ornementales. S'inscrivant dans la tradition de l'art des jardins, ces fontaines inattendues répondent par leur discret clapotis au bruit profond du ruissellement de l'Arros si proche, comme deux musiques de l'eau se répondant, l'une légère, primesautière, l'autre grave et intense. L'artiste a également souligné cette présence de l'eau à l'aide d'un trait, d'une coulure d'un bleu intense qui vient rompre l'illusion de formes naturelles et revendiquer le geste artistique.

Safia Hijos nous invite à nous souvenir que l'eau est la ressource première pour toute forme de vie humaine ou végétale en nous offrant un moment hors du temps, à l'écoute du « chant de l'eau ».

LOU-ANDRÉA LASSALLE-VILLAROYA

SÉCU-SURFACE II (MATHILDE & ARTHUR)

Née en 1987, Lou-Andréa Lassalle-Villaroya est diplômée des beaux-arts de Toulouse et de Bordeaux. Performances, dessins, maquettes, quels que soient les médiums, l'œuvre de Lou-Andréa Lassalle-Villaroya entrouvre des passages entre différentes dimensions. Au croisement de ces mondes parallèles, l'artiste entremêle les ressorts de l'Histoire, du folklore et de la mythologie forgeant ainsi une cosmogonie peuplée de personnages accomplissant des rituels mystérieux.

L'installation de Lou-Andréa Lassalle-Villaroya se déploie près du pavillon en ruine qui borde l'Arros. Deux éléments d'architecture, comme des arches décoratives accompagnent le visiteur jusqu'à la grande fontaine ornée d'une majestueuse et monstrueuse figure de poisson abyssal paraissant émerger à la surface. À la manière des mascarons antiques crachant l'eau de leur visage, deux filets s'écoulent des bords de sa bouche comme deux filets de bave, en écho aux coulures dessinées qui entourent sa figure. Autre référence aux fontaines antiques, sa figure est surmontée d'un arc et accolée à un motif ornemental répété de part et d'autre de son visage en symétrie inversée, deux rouleaux de parchemin se déroulant dont l'extrémité se termine en vagues écumantes, symbolisant les rouleaux de bord, ces vagues menaçantes de l'océan Atlantique. Alliant figure mythologique et esthétique minimaliste l'artiste affirme l'aspect artificiel du décor et de son rôle destiné à mettre en scène une nature paysagée et idéalisée. Positionnant cette œuvre à proximité d'un bâtiment en ruine, l'artiste nous rappelle comment les parcs sont un terrain de jeux pour les artistes qui mêlent imaginaire et réalité, introduisent une once de magie dans l'ordinaire, en mettant la nature en récit.

Car ici, le monstre marin incarne la figure du cousin de Lou-Andréa Lassalle-Villaroya, Arthur, vigie qui effectue des opérations de sécu-surface en pleine mer, consistant à surveiller la surface pendant que le groupe de plongeurs est sous l'eau. Ainsi les yeux du poisson vigie ne ciblent aucun point, surveillent toutes les directions depuis leur promontoire qui rend le face-à-face impossible avec le visiteur qu'il surplombe.

Face à la vigie, une autre arche se dessine dans le jardin, ruine contemporaine aux ornements évoquant les fontaines classiques : symétrie, motifs de coquilles Saint-Jacques, pot à feux, vases ornementaux. Mais les niches devant contenir les figures allégoriques, statues en rond de bosse ont été laissées vides, ajourées, faisant du paysage en arrière-plan le sujet principal. Ce décor semble se déliter, couler, avec ses stalactites dégoulinantes qui renvoient au jardin baroque et à ce goût pour les fausses grottes. *« C'est la zone de repli du personnage de ma grande sœur [Mathilde], sa grotte mentale dans laquelle elle élabore ses semis, elle travaille la terre, les plantes et les remèdes. Elle puise dans l'humidité de son refuge l'eau nécessaire à la pousse de ses graines, de ses perles, de ses champignons. Elle vit dans un univers aqueux et tiède »*, nous révèle l'artiste. Au pied des différents éléments architecturaux, de petites fleurs artificielles ont été parsemées, celles que l'on juge inutiles et qui pourtant ont de nombreux pouvoirs cachés, celles que Mathilde cultive.

L'aspect artificiel de ces structures posées là comme un simple décor de théâtre, voire même un arrière-plan de jeu vidéo dont nous serions les acteurs, fait du public le personnage principal de cette mise en scène selon l'artiste : *« l'installation* Sécu-Surface II (Mathilde & Arthur) *parle de profondeur, de racine, de calme apparent, de catastrophe possible, de monstrueux et d'espoir. De chaos à apprivoiser, de graine à faire germer dans le désordre et de monstre gluant à apprivoiser qui peut transmettre des messages dans le glougloutement régulier. On se situe dans le décor d'un opéra où le spectateur peut venir capter les symboles divers qui lui parlent et se créer son propre spectacle intérieur. »*





Gabrielle Herveet, *L'habit des Potamides* (détail), chemise en nylon, moules, colle, 2026



Alice Gauthier, *Au pied des arbres XII* (détail), aquarelle sur pierre dendritique, 2026

Le Département des Hautes-Pyrénées tient à remercier vivement les artistes pour la création ou la mise à disposition des œuvres qui composent cette exposition et toutes celles et ceux qui, de près ou de loin, à leur manière, ont contribué à la réalisation de ce projet.

Léa Barbazanges, Hicham Berrada, Mathilde Caylou, Charlotte Denamur, Émilie Faïf & Nicolas André, Nicolas Floc'h, Alice Gauthier, Charlotte Gautier Van Tour, Gabrielle Herveet, Safia Hijos, Lou-Andréa Lassalle-Villaroya, Tristan Ménez, Nicolas Tourte, Nathalie Koné-Denot et l'Association Electroni-K, Léa Narboux et le Fonds régional d'art contemporain Franche-Comté, Emma Sabatié, Vincent Meyer, Youssef Ghiyat, Nicolas Peyrouset, Antoine David, Aude Nowé, Emilie Manse, Cynthia Larrieu, Alexandrine Carré, Hélène Thieffry, David Penin, Dominique Desclaux, Valérie Gavois-Lambert, Camille Sauton, Laurent Gaits, Pierre Meyer, Privat Verhoeyen, Corentin Decreux, Benoît Braunstein, Marine Camihort.

Textes : Aude Senmartin
Édition : Aude Senmartin
Graphisme : Marine Camihort

Yvette
L'AGENCE POP COM

Crédits photos : Laurent Gaits : pp. 2-3, 4-5, 10, 12, 20, 24, 27, 28-29, 30-31, 33, 34, 38, 40, 45, 46-47. Pierre Meyer : pp. 6, 7, 13, 15, 17, 22-23, 36-37, 39, 42. Blaise Adilon, ADAGP, Courtesy the artists and Kamel Mennour, Paris/London : p.18

Achevé d'imprimer sur les presses de l'Imprimerie Escourbiac (81 Graulhet)

©Département des Hautes-Pyrénées, 2026 – hautes-pyrenees.fr

Dépôt légal : juin 2026
ISBN : 979-10-90763-06-7



HAUTES-PYRÉNÉES
LE DÉPARTEMENT